

Mensonge 8 : Les Indiens sont paresseux et n'aiment pas travailler

Soit dit entre nous, rares sont ceux qui aiment réellement travailler. La plupart des gens travaillent parce qu'ils ont besoin d'argent pour payer les factures, pour acheter à manger, pour acheter un portable et pour acheter encore et toujours tout ce qui vient sortir. Telle est la logique des sociétés capitalistes : en avoir toujours plus, accumuler et n'être jamais satisfaits de ce que l'on a.

La logique indigène, traditionnellement, n'est pas mue par le fait d'accumuler, mais plutôt par le fait de profiter. C'est pourquoi, si dans la matinée un homme a déjà pêché du poisson pour nourrir toute sa famille, il peut rentrer chez lui se reposer, car il a déjà rempli ses obligations.

Mais pas si vite... Chasser, pêcher, planter, cueillir, naviguer, construire sa maison, son bateau et tout ce qu'il faut pour mener une vie d'auto-subsistance ne semble pas si facile. Imaginez que pour réaliser chacune de ces tâches, il faut en avoir réalisé beaucoup d'autres. Pour construire un bateau, par exemple, il faut se rendre dans la forêt, trouver un arbre d'une espèce spécifique qui ait la bonne taille et le bon format, abattre cet arbre, l'extraire de la forêt, la couper et travailler le bois, le brûler d'une manière spécifique avec un autre bois spécifique, le travailler à nouveau comme le grand-père nous l'a enseigné, le brûler à nouveau, et voilà, ça y est, on a enfin un bateau pour pêcher. Qui se lance ?



*Femme Xavante,
Territoire Indigène Marãiwatsédé,
État du Mato Grosso
(Image : Lilian Brandt)*

Durant des siècles, les Indiens ont domestiqué de nombreuses espèces de

plantes que nous consommons aujourd'hui, comme le maïs, l'une des céréales les plus produites au monde, et le manioc, dont les Brésiliens raffolent. Ces plantes-là et bien d'autres encore, comme les haricots, les courges, les ignames et les tomates, ne se trouvaient pas dans la nature sous la forme dont les connaissons aujourd'hui. Elles sont le résultat d'un travail considérable de la part des Indiens.

Si l'on dépasse ce préjugé, on peut considérer que les Indiens ont eux aussi le droit de vouloir acheter les mêmes choses que nous, et qu'ils ont, à ce titre, besoin d'argent. Certaines ethnies cherchent des modes de vie qui intègrent ces nouveaux besoins à leur culture.



*Plantation Xavante, Village de Ripá,
Territoire Indigène Pimentel Barbosa, État du Mato Grosso
(Image : Maíra Ribeiro)*

C'est le cas de la communauté Paumari, vivant au Sud-Ouest de l'État de l'Amazonas, pionnière dans l'art de la pêche au pirarucu. Voilà cinq ans qu'ils en assurent la pêche dans 23 lacs. Fin septembre 2014, ils ont réalisé une pêche de 3523 kg de pirarucu certifiée par l'Ibama, l'Institut Brésilien de l'Environnement et des Ressources Naturelles Renouvelables. L'initiative est encouragée par le projet « Raízes do Purus » (« Racines de la rivière Purus »), réalisé par l'OPAN (Opération Amazonie Native) et sponsorisée par Petrobras.

Autre exemple de gestion du revenu en harmonie avec à la soutenabilité et la culture : l'ethnie Kisêdjê, vivant sur le Territoire Indigène de Wawi, annexe du Parc Indigène du Xingu. Depuis 2011, la communauté fait partie d'un projet pour la production et la commercialisation d'huile de pequi, un fruit local. En 2013, 170 litres d'huile ont été produits dans la mini-usine construite dans le village Ngohwêrê. Le projet peut se prévaloir du soutien technique de l'ISA (Institut Socio-environnemental), et du soutien financier et organisationnel de l'Institut Bacuri et du Groupe Rezek qui vivent sur le territoire national.